

Le cinéaste Cristian Mungiu accueilli comme une rock star à La Rochelle

Étienne Sorin Envoyé spécial à La Rochelle

Avant la sortie de « Fjord » le 19 août, sa deuxième palme d'or, le Festival international du film rend hommage au réalisateur roumain.

Arpenter le port de La Rochelle en compagnie de Cristian Mungiu prend du temps. Chemise, pantalon et lunettes noires, le réalisateur roumain, parfaitement francophone, se fait interpellé par les badauds, prend le temps de discuter, de signer des autographes. « Merci d'exister ! », lui crie une quadragénaire transie. Les groupies de cinéma peuvent être aussi excessives que celles de rock. Mais c'est bien lui la star de la 54^e édition du Fema, le Festival international du film de La Rochelle. Si les rétrospectives consacrées à Jacques Tati et Diane Keaton attirent du monde, l'hommage rendu à Mungiu électrise les foules cinéphiles.

Le Fema a toujours aimé Mungiu. S'il n'est venu pour la première fois à La Rochelle qu'en 2022 pour présenter R.M.N., ses films l'ont précédé. 4 mois, 3 semaines, 2 jours, sa première palme d'or, et Contes de l'âge d'or ont notamment fait l'ouverture du festival dans les années 2000. Quand Sophie Mirouze, la codéputée générale, a lancé l'invitation en novembre dernier, le réalisateur

roumain a tout de suite accepté. Elle ne pouvait deviner qu'il allait remporter une deuxième palme d'or avec Fjord quelques mois plus tard. Mais elle venait de l'accueillir à Paris en tant que parrain du festival Un week-end à l'est. Mungiu en profitait pour exposer ses photographies à la Galerie Paris Cinéma Club. Avant de partir à New York cet automne pour lancer la campagne des Oscars de Fjord, l'exposition est présentée à La Rochelle, tour de la Chaîne et Chapelle des Dames-Blanches.

Elle est intitulée « Biographie d'un raconteur ». Elle en dit en effet beaucoup sur la vie du cinéaste. De sa jeunesse d'abord. Elle s'ouvre par un autoportrait en noir et blanc. Mungiu a seize ans. Il commence à prendre des photos dans les années 1980 avec les appareils de son père. Il s'installe un petit labo à la maison, tire lui-même les photos et collabore à un journal étudiant, Opinia Studenteasca. « Je cherchais un moyen d'expression. Je savais que je ne pourrais pas faire d'études de cinéma à Bucarest. J'étais d'Iasi, une grande ville universitaire du nord du pays, mais l'examen d'entrée à



Cristian Mungiu, le 30 juin, à La Rochelle.

PHILIPPE LEBRUMIAN/FEMA 2026

l'école de cinéma était réservé aux protégés du Parti communiste. »

Les images fixes peuvent aussi raconter des histoires. Et l'Histoire. Tel ce portrait d'un collègue journaliste dans un parking. « Plus tard, j'ai compris que ce cliché parlait aussi de notre vie sous le communisme. Toutes les voitures étaient du même modèle mais nous trouvions cela normal. » Quand advient la chute du Mur, et la révolution roumaine en 1989, Mungiu est étudiant en lettres avant de devenir professeur d'anglais. Il continue à faire des photos, à écrire dans des journaux et des revues litté-

raires. Il fait aussi un peu de radio et de télévision. « Tout le monde me disait : "Maintenant que tu peux faire des études de cinéma, pourquoi tu es encore ici ?" » Il n'attend plus, s'installe à Bucarest et considère alors le cinéma comme une parenthèse avant de retourner à la littérature et la photo. Cette parenthèse dure depuis trente-cinq ans.

Le cinéma est pourtant entré très tôt dans sa vie, malgré la censure sous Ceausescu. « Il y avait une cinémathèque itinérante qui passait une ou deux fois par an. Mais les films trop proches du présent étaient jugés "douteux", parce qu'ils permettaient de comparer la fiction avec le régime. Mon éducation cinéphile a donc été complètement approximative. » Les films des autres pays communistes passent entre les mailles du filet. Il découvre Le Décalogue de Krzysztof Kieslowski, les films hongrois, polonais, tchèques. « J'aimais beaucoup les comédies de Milos Forman, Les Amours d'une blonde, Au feu, les pompiers ! C'était une manière beaucoup plus efficace de lutter contre le régime que ce qui se faisait dans le cinéma roumain. Chez nous, les réalisateurs se réfugiaient dans un cinéma très abstrait, métaphorique, nébuleux. Personne dans la vraie vie ne parlait comme les personnages qu'on voyait à l'écran. Les situations étaient psychologiquement fausses. Je me disais : "Si je peux faire du cinéma, ce sera très facile de faire mieux". Ça a beaucoup influencé mon goût pour le réalisme. »

« Je suis arrivé à l'école de cinéma en 1994 sans rien savoir d'Ozu ou des cinéastes iraniens. Je les ai découverts progressivement. À l'école, ce sont les contemporains qui nous marquent : Tarantino, Jarmusch, puis les cinéastes du Dogme danois, Thomas Vinterberg et Lars von Trier »

Il a aussi sa période Tarkovski et passe des heures avec ses amis étudiants à discuter de la signification des œuvres du maître russe. La télévision lui fait connaître les stars françaises comme Alain Delon et Jean Gabin. Au milieu des années 1980, la VHS envahit le marché noir. « On organise des "nuits vidéo". Quelqu'un a une télé couleur, un autre un magnétoscope, on se réunit pour voir trois, quatre, cinq films d'affilée. Beaucoup de séries B, des films d'horreur, mais aussi Fellini, Antonioni, Coppola, Scorsese... Je suis arrivé à l'école de cinéma en 1994 sans rien savoir d'Ozu ou des cinéastes iraniens. Je les ai découverts progressivement. À l'école, ce sont les contemporains qui nous marquent : Tarantino, Jarmusch, puis les cinéastes du Dogme danois, Thomas Vinterberg et Lars von Trier. »

Mungiu commence par travailler comme assistant sur des films étrangers qui se tournent en Roumanie. Une photo montre Samuel Le Bihan et Philippe Torreton dans le décor de Capitaine Conan de Bertrand Tavernier. Après des courts-métrages, il signe son premier long-métrage, Occident, inédit en France et visible à La Rochelle. Une comédie chorale qui annonce les Contes de l'âge d'or, films à sketches dont la troisième partie est en cours de tournage. Une satire qui contient en germe les grands thèmes de son œuvre à venir : les désillusions dans la Roumanie post-Ceausescu et le rapport de son pays à l'Europe de l'Ouest, eldorado fantasmagique.

« Pour nous, l'Occident, c'était le bloc de l'autre côté du rideau de fer. Après 1989, on a cru naïvement que liberté et prospérité marchaient ensemble. Les quinze premières années ont été très dures. Les gens favorisés sous le communisme sont restés au pouvoir, ont créé des partis dits démocratiques, capté les structures d'État, accaparé les ressources. C'est le sujet de Bacalaurat, avec ce père qui veut envoyer sa fille étudier en Angleterre parce qu'il estime que la société n'a pas vraiment changé. Au fil du temps, nous avons intégré l'idée que nous faisons partie de l'Occident, avec les mêmes valeurs européennes, mais les clichés nous concernant persistent. »

Fjord met en scène ce choc des cultures à travers un scénario inspiré de faits réels. Les Gheorghiu, un couple roumano-norvégien pieux et rigoriste (Renate Reinsve et Sebastian Stan), s'installent dans un village au bout d'un fjord. Accusés d'être des parents maltraitants après la découverte de bleus sur le corps de l'aînée, ils voient l'aide à l'enfance leur retirer leurs cinq enfants. « J'ai décidé de faire ce film quand j'ai compris que cette histoire cristallise un clivage majeur de nos sociétés, entre un fondamentalisme conservateur et un fondamentalisme progressiste. Les excès des deux camps nourrissent un monstre politique, souvent incarné aujourd'hui par l'extrême droite, qui se présente comme une réaction aux excès d'une certaine gauche quand elle a les moyens d'imposer ses idées. Même avec de bonnes intentions, imposer au lieu de convaincre produit l'inverse de ce que l'on souhaite. C'est pour ça que le film suscite autant de débats. »

Mardi soir, plus de mille spectateurs se pressaient à l'avant-première de Fjord dans la grande salle de La Course. Mungiu a enfilé une veste (noire) et gardé son sourire malicieux pour introduire la séance. « Je suis quelqu'un de très poli mais mes films ne sont pas si polis que ça », a déclaré à l'assemblée le cinéaste. On le prenait pour le bon élève, premier de la classe couvert de prix. Un beau malentendu. Le vrai enfant terrible du cinéma européen, c'est lui. Et Fjord, film passionnant et complexe, n'a pas fini de faire débat. ■ Le Fema, Festival La Rochelle Cinéma, jusqu'au 4 juillet.

LA VILLE DE NICE PRÉSENTE

NICE
JAZZ
FEST!

23 • 25
JUILLET 2026

JEU. 23/07

STING • NAÏKA • GIRLBAND!
GOTTS STREET PARK • KASSA OVERALL •
GABRIELLE CAVASSA

VEN. 24/07

BUSTA RHYMES • NOGA EREZ •
DURAND BERNARR •
CYMANDE • NUBIYAN TWIST •
MARIO CANONGE TRIO

SAM. 25/07

LOLA YOUNG • GABRIEL JACOBY •
THE GETDOWN •
OBONGJAYAR •
THE JAMES CARTER QUINTET •
BIRÉLI LAGRÈNE



nicejazzfest.fr

LA VILLE DE NICE | 06/2026